



Quelques unes
des
Mille et unes
nuits

Par Gérard HUBERT-RICHO
d'après les contes des Mille et une nuits

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancerel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité

- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » **proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation :**

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après trente-six ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHO

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

QUELQUES UNES DES MILLE ET UNE NUITS

- 1- Le sacrifice de Shahrâzâd**
- 2- L'honneur du voleur**
- 3- Hasan et la montagne maudite**
- 4- Hisham**
- 5- Un mort en balade**
- 6- La belle esclave**
- 7- La persane et la Kurde**
- 8- Les trois diamants**
- 9- Marûf le savetier**

DISTRIBUTIONS par ordre d'entrée en scène.

- 1- Le conteur- la fée- le vizir- Shahrâzâd- Dunyâzâd- Shah Zâman- les servantes.
- 2- Shahrâzâd - Khalid- le voleur- la jeune fille- la foule.
- 3- Shahrâzâd- Hasan- le Persan- les filles-oiseaux- le jeune homme.
- 4- Shahrâzâd- Hishâm- le bédouin- soldats- le chambellan- le bourreau.
- 5- Shahrâzâd- le tailleur Byzantin- sa femme- le bossu- le médecin juif- l'intendant musulman- le chrétien- quatre gardes- le gouverneur- le bourreau- la foule.
- 6- Le maître des enchères- les esclaves- la foule- Anîs la belle esclave- Nûr ad-Dîn 'Ali- Shahrâzâd- six courtisans- l'intendant- les marchands- le vizir- le garde.
- 7- Shahrâzâd- le calife- Ja'far- Ali- la foule- le juge- la Kurde- la Persane.
- 8- Shahrâzâd- Umar an-Nu'Mân- Sharr Kân- 2 émissaires- des serviteurs- la garde de Sharr Kân- les jeunes filles- Abrîza- la femme- Les soldats et leur chef.
- 9- Shahrâzâd- Fatima- Ma'rûf- le marchand- les soldats- le cadî- le génie du mur- la foule- Ali- foule n°2- 4 marchands- les mendiants- Le calife- le vizir- Aziza- les servantes- le paysan- le génie- les autres marchands- les acrobates- Farj.

LE SACRIFICE DE SHAHRÂZÂD

Le conteur- la fée- le vizir- Shahrâzâd- Dunyâzâd- Shah Zâman- Servantes

CONTEUR : Au nom de Dieu, le Miséricordieux, Maître des mondes. La conduite des anciens doit servir de leçon à leurs descendants. Que l'on considère ce qui leur est advenu pour s'en instruire. Que l'on prenne connaissance de l'histoire des peuples anciens pour savoir distinguer le bien du mal. En cette mémoire, s'inscrivent les contes appelés des Mille et Une Nuits dont en voici quelques unes.

Ce que l'on y raconte forme l'esprit, ce que l'on y comprend le fortifie. Ecoutez-les !

FÉE : On raconte qu'au temps jadis il y avait un souverain sassanide qui régnait sur les îles de l'Inde et de la Chine. Il s'appelait le roi Shâhriyâr. Son jeune frère, le Shah Zamân avait reçu en héritage le royaume d'Iran. Tout alla pour le mieux pendant vingt ans. Mais un jour, il advint que le cadet souhaita revoir son frère. Après dix jours de préparatifs, sa caravane se mit en route.

Vers le milieu de la nuit, il s'aperçut d'un oubli important et il retourna sur ses pas.

Il rentra dans son palais pour, hélas, trouver son épouse en fâcheuse posture avec un esclave noir. Il dégaina son sabre et les décapita tous les deux.

Il fut terriblement affecté par cette trahison. Aussi, décida-t-il, pour ne plus subir la perfidie féminine, d'épouser chaque soir une nouvelle jeune fille qu'il exécutait au matin.

Cela dura trois ans. Le tumulte s'empara du pays. Les familles cachaient leurs filles. Ce jour-là, le souverain venait d'ordonner à son vizir de lui fournir une nouvelle épouse. Celui-ci fit de vaines recherches et rentra chez lui très abattu. Le vizir avait deux filles ravissantes qui s'appelaient Shahrâzâd et Dunyâzâd. Le voyant paraître dans cet état, l'aînée lui dit :

SHAHRÂZÂD : Père, je te vois le teint altéré et la mine triste comme si tu portais le fardeau de tous les chagrins du monde.

FÉE : Alors, le vizir se décida à lui conter tout ce qui était arrivé.

(Mime)

SHAHRÂZÂD : Par Dieu, mon père, laisse-moi épouser le roi : ou je triompherai et délivrerai les autres jeunes filles de ses griffes, ou je suivrai le sort de celles qui ont péri.

VIZIR : Shahrâzâd, je te supplie de ne pas exposer ta vie inutilement.

SHAHRÂZÂD : Père, il en sera comme je l'ai décidé car j'ai ma petite idée. Dunyâzâd, j'ai besoin de ton aide. Me suivras-tu ?

DUNYÂZÂD : Tu es mon aînée, j'ai confiance en toi et si tu périssais, je te succéderais.

FÉE : Le vizir, la mort dans l'âme, accompagna ses filles qui se prosternèrent devant leur souverain, avant de danser pour le charmer.

Puis Dunyâzâd demanda avec le plus d'innocence possible :

DUNYÂZÂD : Par Dieu, ma soeur, peux-tu nous raconter une histoire pour égayer cette veillée ?

SHHRÂZÂD : De grand coeur, si ce roi aux douces manières le veut bien.

SHAH ZAMÂN : Je le veux si ton conte n'est point trop long car d'autres délices nous attendent.

L'HONNEUR DU VOLEUR

Shahrâzâd- Khâlid- la foule- le voleur- la jeune fille

SHHRÂZÂD : Khâlid Abd Allâh al Qushayrî, gouverneur de Bassora, vit venir à lui une troupe de gens qui tenaient fermement un garçon visiblement de bonne mine et fort intelligent, calme et digne.

(Elle sort avec sa sœur et le Shah)

KHÂLID : Qu'a-t-il fait pour que vous vous empariez ainsi de lui ?

TOUS : C'est un voleur !

KHÂLID (*au voleur*) : Bien fait et bien mis comme tu es, qu'est-ce qui t'a donc poussé à agir de la sorte ?

VOLEUR : La faute en est au désir des biens de ce monde. Dieu en a décidé ainsi. Qu'il soit loué et exalté.

KHÂLID : La peste soit de toi ! De si bonnes manières ne purent t'interdire de voler ?

VOLEUR : Ne te mets pas en peine pour moi, Prince et fais ce que le Très Haut ordonne dans ce cas : coupe-moi la main.

TOUS : Coupez-lui la main !

KHÂLID : Voleur ?... Peut-être ; mais n'y a-t-il pas autre chose ?...

VOLEUR : Je me suis introduit dans la maison de ces gens-là. J'ai volé, ils m'ont surpris, m'ont amené jusqu'à toi.

KHÂLID : Je sais qu'il y a là derrière, une histoire qui n'a rien à voir avec le vol. (*Aux victimes*) Dites-moi, que vous a-t-il volé ?

TOUS : Un tapis, des coussins
un plateau en cuivre fin
une théière, un couffin.

KHÂLID : N'est-ce pas trop peu pour encourir le châtement prévu ?

VOLEUR : Tout ce qu'il fallait, au contraire.

KHÂLID : Soit ! Faites venir le bourreau !

(Le bourreau se présente, pose la lame de son long couteau sur le poignet. Une jeune fille fend le groupe, se jette au pied du monarque)

JEUNE FILLE : Je t'en conjure, prince, au nom de Dieu, ne te hâte pas de couper cette main! Lis d'abord ce billet.

(Elle lui tend un papier)

KHÂLID :

« O Khalid, cet homme-là est fou
et esclave d'amour,
mes yeux furent les arcs,
et mes regards les flèches qui l'ont frappé.
Il est la proie d'un amour dont il ne peut se remettre.
Il a fait un aveu, là où n'est point la faute,
jugant que tout vaut mieux que le déshonneur de l'aimée.
Suspend ce coup funeste
car cet homme est le plus généreux de tous,
et certes pas un voleur. »
(à la jeune fille) Je t'écoute, raconte ton histoire.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com**

HASAN ET LA MONTAGNE MAUDITE

Shahrâzâd- Hasan- le Persan- les filles oiseaux- le jeune homme

SHAHRÂZÂD : On raconte, Sire, O roi bienheureux, qu'à Bassora vivait Hasan, un jeune apprenti orfèvre. Il était orphelin. Un jour, un Persan passa devant son échoppe.

(Elle reste en fond de scène)

PERSAN (*regardant le travail du garçon*) : Par Dieu, tu es un orfèvre habile, mais je doute que même en travaillant du lever au coucher du soleil, tu fasses un jour fortune.

HASAN : C'est la vérité, mais Dieu en a décidé ainsi et je ne suis pas malheureux.

PERSAN : Le destin peut parfois sourire à certains...

HASAN : Que veux-tu dire, étranger ?

PERSAN : Dieu m'a enseigné un art que personne au monde ne connaît.

HASAN : Quelle chance tu as.

PERSAN : Hélas ! Je n'ai pas d'héritier et je sais que tu n'as plus de père. Je t'ai observé. Tu sembles franc et honnête. J'aimerais te transmettre mon savoir.

HASAN : Voilà une nouvelle étonnante. Quel est cet art mystérieux ?

PERSAN : Je transforme le cuivre en or.

HASAN : Cela est-il possible !

PERSAN : Je te le prouve sur-le-champ.

(Dans un creuset, il place des morceaux de métal qu'il mélange avec une poudre tirée d'un sachet caché dans son turban. En un rien de temps, il en sort un lingot)

HASAN : C'est bien de l'or. Que me demandes-tu en échange de ce secret ?

PERSAN : Rien. Je veux que ce secret ne disparaisse pas avec moi. Le destin m'a guidé vers toi. Acceptes-tu ma proposition ?

HASAN : Il faudrait être fou pour refuser la richesse. Mais cette poudre magique, d'où la tiens-tu ?

PERSAN : Je t'apprendrai à la fabriquer... Mais je suis à court d'une certaine plante indispensable qui ne se trouve qu'au sommet d'une montagne. Si tu y consens, rendons-nous sur les lieux au plus tôt, ainsi tout sera réglé.

HASAN : Si ce n'est que cela, je suis agile, j'escaladerai cette montagne pour toi.

SHAHRÂZÂD : Ils marchèrent pendant trois jours avant d'atteindre le pied d'un pic escarpé.

PERSAN : Voilà. Sois prudent, la montée est dangereuse. De là-haut, tu me lanceras la plante afin d'avoir les mains libres.

SHAHRÂZÂD : Hasan escalade prudemment, trouve la plante, la jette au Persan.

HASAN : Hé l'ami, attends-moi ! N'oublie pas ta promesse !

PERSAN : Quelle promesse ? Je n'ai pas l'éternité devant moi pour fabriquer de l'or car il n'y a aucun moyen de redescendre de ce piton, sinon en volant. Adieu, benêt !

HASAN : Infâme menteur, reviens m'aider !

PERSAN : Je repasse le mois prochain, avec le naïf qui te succédera !

(Il s'en va)

SHAHRÂZÂD : Le pauvre Hasan tenta plusieurs fois de redescendre au risque de se rompre les os. Ce qui avait été possible à la montée au prix de gros risques, s'averrait impossible dans l'autre sens. Les jours passèrent. Il appela, se lamenta, désespéra. N'ayant aucune nourriture, il dépérissait. Les nuits étaient glacées. Il se prépara à attendre la mort.

HASAN : Ma patience est à bout et mon trouble s'accroît.

Je supporte, seigneur, ta sentence, ton décret.

Et me montre serein pour obtenir ta grâce

Et que ta bonté pardonne ma cupidité.

FILLES-OISEAUX :

Hasan, Hasan, Hasan...

Suspends un instant ton destin

Ta prière a touché notre coeur,

Nous, les filles des Djinn

Volons à tire d'aile

Au secours d'un cœur pur.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com**

HISHÂM

Shahrâzâd- Hishâm- bédouin- soldats- chambellan- bourreau

SHahrâZâD : Le calife Hishâm étant un jour allé chasser, aperçut une gazelle qu'il poursuivit aussitôt avec ses chiens. Pendant qu'il courait ainsi l'animal, il vit un jeune Bédouin qui faisait paître ses moutons. Il lui cria :

HISHÂM : La gazelle m'a échappé, je te la laisse !

BEDOUIN : Dis donc, toi, qu'as-tu à me regarder de toute ta hauteur, à me parler comme à un moins que rien ? Tu lâches des mots comme un despote, tu te comportes comme un muletier.

HISHÂM : La peste soit de toi ! Sais-tu seulement qui je suis ?

BEDOUIN : Je sais seulement que tu es mal élevé, puisque tu m'as adressé la parole sans me saluer.

HISHÂM : Peste ! Je suis Hishâm, fils d'Abd al-Malik.

BEDOUIN : Que Dieu te tienne à distance respectable de tous, qu'il te fasse pauvre en paroles et en honneurs !

(La troupe de Hishâm encercle les deux hommes)

SOLDATS : Salut, Commandeur des croyants !

HISHÂM : Emparez-vous de ce garçon !

(Ils l'empoignent)

SOLDAT 1 : Chien d'Arabe, qu'est-ce que t'empêche de saluer le Commandeur des croyants.

BÉDOUIN : Espèce d'âne, ce qui m'en empêche, ce sont vos manières.

HISHÂM : Jeune impertinent, ton existence touche à son terme.

BEDOUIN : Hishâm, si mon temps de vie doit être raccourci, alors tout ce que tu peux dire ne me fait ni chaud ni froid.

CHAMBELLAN : Immonde Arabe, le plus immonde de tous ! Qui te crois-tu pour répliquer ainsi au Commandeur des croyants ?

BEDOUIN : Puisses-tu perdre l'esprit, ton bonheur et tes fils ! N'as-tu pas entendu ce qu'a dit le Très Haut : « En ce jour, toute âme viendra plaider pour elle-même ». XVI^{ème} sourate du Coran.

HISHÂM : Bourreau, je veux la tête de cet homme !

(Le bourreau fait agenouiller le bédouin, brandit son sabre au-dessus de la tête du bédouin)

BOURREAU : Commandeur des croyants, dois-je frapper ton insolent sujet, et serai-je innocent du sang que je vais verser ?

HISHÂM : Oui. (*Le Bédouin se met à rire à gorge déployée*) Pauvre fou ! Ne vois-tu pas que tu vas quitter ce monde ? Comment peux-tu rire quand ton âme va s'envoler ?

BEDOUIIN : Commandeur des croyants, si ma vie ne peut être prolongée, alors, un peu plus, un peu moins... Mais il me vient en tête des vers que je te prie d'écouter. Tu n'en seras pas pour autant privé de me tuer.

HISHÂM : Fais vite.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com**

UN MORT EN BALADE

Shahrâzâd- le tailleur Byzantin- sa femme- le bossu- le médecin juif, l'intendant musulman- le chrétien- quatre gardes- le gouverneur- le bourreau- la foule.

SHAHRÂZÂD : Ce conte met en scène un tailleur Byzantin, sa femme, un bossu, un médecin juif, un intendant musulman et un chrétien.

Le tailleur et sa femme revenaient du marché où ils avaient acheté un poisson frit pour le dîner.

(La suite est mimée sur une musique. Le bossu, assis sur le pas de la porte du tailleur, tend la main aux passants. La femme arrache un morceau de poisson et le lui fourre dans la bouche. Le mendiant s'étrangle et s'écroule)

TAILLEUR : Que faire, mon Dieu ?

FEMME : Prenons-le sous les bras, comme si c'était notre ami un peu éméché et conduisons-le chez le médecin juif voisin.

(Ils frappent à la porte. Le tailleur et sa femme se sauvent. Le médecin arrive. Le malade qui s'effondre. Il croit l'avoir tué, implore le ciel. La servante lui signifie qu'il faut s'en débarrasser.

Ils vont le jeter par-dessus le mur du voisin, un intendant aux cuisines musulman et ils rentrent chez eux.

L'intendant découvrant l'homme, croit que c'est celui qui lui vole ses marchandises !

Il s'empare d'un marteau et assomme le bossu. Puis la peur l'envahit. Saisi d'une idée subite, il charge l'homme sur son épaule et le dépose devant la porte de son voisin chrétien.

Celui-ci rentre bientôt, chancelant. Il découvre le bossu. Il en perd l'équilibre, s'affale sur celui-ci, appelant la garde. Quatre soldats surviennent, découvrent le meurtre et emportent les deux hommes chez le gouverneur. Celui-ci ordonne —mime— que le chrétien ait la tête tranchée.

Le bourreau se précipite. C'est alors que s'avance l'intendant)

INTENDANT : Halte ! Ne tuez pas un innocent. Le meurtrier, c'est moi.

GOVERNEUR : Pourquoi as-tu tué cet homme ?

INTENDANT : Je l'ai frappé avec un marteau parce qu'il m'a volé mon bien. S'il y a quelqu'un à punir, c'est moi et personne d'autre.

GOUVERNEUR : Relâchez le chrétien et décollez le musulman.

(Le bourreau change de condamné)

MEDECIN : Halte ! Le meurtrier, c'est moi et moi seul ! Cette nuit, un homme et une femme ont amené chez moi ce bossu malade. Je l'ai malencontreusement heurté en voulant l'examiner, je l'aurai tué par inadvertance.

GOUVERNEUR : Relâchez le musulman, décapitez le juif.

(Ce qui est fait par le bourreau, lassé par ce manège)

TAILLEUR : Halte ! C'est moi le meurtrier. Avec ma femme, nous avons trouvé ce mendiant devant notre porte. Ma femme a voulu lui donner à manger du poisson frit que nous venions d'acheter. Une arête s'est piquée dans son gosier, il en est mort. Alors, nous l'avons conduit chez le médecin. Voilà toute l'histoire.

GOUVERNEUR : Relâchez le juif et raccourcissez le tailleur Byzantin.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com**

LA BELLE ESCLAVE

*Le maître des enchères- les esclaves- la foule- Anîs la belle esclave- Nûr ad-Dîn 'Ali- Shahrâzâd-
six courtisans- l'intendant- les marchands- le vizir- le garde.*

MAÎTRE DES ENCHÈRES : Approchez ! Approchez ! Admirez mes belles esclaves, venues des quatre coins de l'empire de notre sultan bien aimé Haroun al-Râchid.

(S'avance Nûr ad-Dîn 'Ali)

Admire cette beauté enchanteresse, seigneur Nûr ad-Dîn 'Ali, c'est une affaire unique: taille mince, yeux ambrés de fard, ovale parfait de la joue, hanche fine et croupe généreuse, un corps plus harmonieux qu'un rameau ployé.

NUR : Combien la vends-tu ?

M.ENCHÈRES : 10.000 dinars. C'est peu au vu des mets raffinés qu'elle mange, des nectars divins qu'elle boit. Elle sait la calligraphie, la grammaire, le vocabulaire, le droit, la religion, la médecine, l'astronomie et elle joue merveilleusement de la musique.

NUR : Je voudrais entendre cela.

M.E. : Je la destinais à notre sultan, mais si elle te plaît, je te la cède car tu m'es fort sympathique.

NUR : Affaire conclue, voici tes 10.000 dinars.

SHAHRÂZÂD : Nûr ad-Dîn 'Ali était tombé amoureux de la belle esclave. Il l'emmena chez lui et ce qui devait arriver arriva. Hélas, son père qui était très âgé s'en vint à mourir. Nûr ad-Dîn 'Ali en fut très affecté, mais l'héritage considérable qu'il reçut, cautérisa les plaies de son coeur. Alors, il se mit à donner plus que de raison à tous ceux qui venaient le solliciter et tous le flattaient :

COURTISAN 1 : Seigneur, il n'est pas mort vraiment celui qui se survit en un homme tel que toi.

(Nur lui lance une bourse bien pleine)

COURTISAN 2 : Tu es grand et généreux, Nûr ad-Dîn 'Ali. *(Même jeu)*

COURTISAN 3 : Ta bonté n'a d'égal que ta beauté. Ton coeur n'a d'égal que ton âme.

SHAHRÂZÂD : Générosité que lui reprocha habilement son intendant :

INTENDANT : Monseigneur, les richesses ne sont pas comme le fleuve nourricier du sultan, mais susurre plutôt telle une mince source cristalline.

NUR (*tout en distribuant encore et encore*) : Je veille sur mes deniers.

Si, tenant en main la fortune,

Je me montre peu généreux,

alors, mort à ma main,

inertie de ma jambe

paralyse de ma langue!

Montrez-moi un avare qui a gagné la gloire

grâce à son avarice,

Montrez-moi un prodigue

mort de sa générosité.

Sache bien ceci, intendant : libre à toi de trouver le déjeuner exagéré, tu ne m'en feras pas davantage de souci pour le dîner.

(L'intendant sort. Nûr ad-Dîn 'Ali continue à dilapider)

NUR (*au courtisan 4*) : Prends, c'est à toi.

COURTISAN 5 : Seigneur, cette maison-là est superbe.

NUR : Prends donc ! Elle est à toi.

COURTISAN 6 : Seigneur, cette jument est fringante.

NUR : Prends-la ! Elle est à toi.

(Revient l'intendant, deux rouleaux à la main)

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com**

LA PERSANE ET LA KURDE

Shahrâzâd- calife- Ja'far- Ali- La foule- le juge- la Kurde- la Persane.

SHAHRÂZÂD : Une nuit, le calife Hârûn al-Rashîd fut pris d'une agitation extrême. Il appela son vizir et lui dit :

CALIFE : Ja'far, mon coeur est angoissé. J'attends de toi quelque chose qui me réjouisse l'esprit et apaise mon âme.

JA'FAR : Commandeur des croyants, j'ai un ami, Alî le Persan qui connaît des histoires, des contes plaisants qui ôtent tout chagrin du corps.

CALIFE : Je veux le voir ici.

JA'FAR : À tes ordres.

(Ja'far frappe dans ses mains, apparaît Ali)

ALI : Sache, Commandeur des croyants qu'il y a quelques années, je croisais à Bagdad une caravane en queue de laquelle une voyageuse portait une fort belle besace, lorsqu'une pendarde de Kurde se précipita sur elle avec les plus mauvaises intentions du monde. Celle-ci se saisit du sac en prétendant qu'il lui appartenait avec tout ce qu'il contenait. Moi, j'appelais à l'aide: Musulmans, vous tous qui êtes ici, débarrassez-nous de la pendarde la plus éhontée que l'on n'ait jamais vu. Nous traînons les protagonistes devant le juge.

(La foule amène les deux femmes devant le juge avec la besace)

JUGE : Quel motif vous amène toutes deux ? Quelle est votre affaire ?

KURDE : Dieu assiste notre maître le juge. Cette besace est à moi, tout ce qu'elle contient est ma propriété. Je l'ai égarée et la retrouve entre les mains de cette femme.

JUGE : Quand l'as-tu perdue ?

KURDE : Hier et cette perte m'a laissée sans sommeil.

JUGE : Si tu la connais, tu peux me décrire ce qu'il y a dedans ?

KURDE : Dans cette besace, tu trouveras ceci : deux baguettes d'argent pour appliquer du fard, un mouchoir, deux fioles dorées, deux chandeliers ; et encore: deux petites bourses, deux couvercles, deux cuillers, un oreiller, deux tapis, deux aiguères, un plat de porcelaine, deux écuelles, une marmite, deux cruches, une louche, une aiguille, deux chiennes, un grand plat, une outre, deux pelisses, une vache, deux veaux, une chèvre, une brebis, deux tentes vertes, un chameau, deux

taureaux, une lionne, deux loups, une ourse, deux renards, un palais, deux salles, un pavillon, deux fauteuils, une cuisine avec deux portes **et une assemblée de Kurdes qui témoigne que la besace est à moi.**


JUGE : Qu'est-ce que tu nous dérites là ?

PERSANE : Dieu donne gloire à notre maître le juge ! Ce qu'il y a dans cette besace, c'est une maisonnette en ruines et une autre sans porte, plus : une niche à chien, un livre pour enfants, des jeunes qui jouent aux osselets, des tentes avec leurs cordes, la ville de Bassora, celle de Bagdad, un soufflet de forgeron, un filet de pêcheur, des bâtons, **des filles, des garçons qui témoignent que la besace est à moi.**

KURDE : Notre maître le juge, cette besace est connue de moi et je peux dire ce qu'il y a dedans : des forteresses, des citadelles, des grues, des fauves, des hommes qui jouent aux échecs et aux fléchettes ; et encore : un trou de mulot, deux poulains, un cheval étalon, deux lances; une hyène, deux lièvres, une ville, un couard, deux vauriens, un aveugle, deux hommes qui voient bien, un boiteux, deux paralytiques, un prêtre, deux moines, un juge et deux témoins, **qui tous confirmeront que la besace est à moi.**

PERSANE : Il y a dans ma besace,

(À SUIVRE)



**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com**

LES TROIS DIAMANTS

Shahrâzâd- Umar an-Nu'Mân- Sharr Kân- 2 émissaires- des serviteurs- la garde de Sharr Kân- les jeunes filles- Abrîza- la femme- Les soldats et leur chef.

SHAHRÂZÂD : Il y avait à Bagdad un roi du nom de 'Umar an-Nu Mân, pliant sous son joug les contrées les plus reculées de l'Orient et de l'Occident : l'Inde, la Chine, le Yémen, l'Éthiopie, le Soudan et les territoires de Byzance. Il avait un fils du nom de Sharr-Kân qui était le général en chef de ses armées. Un jour, il reçut la visite des émissaires du Basileus¹, maître de Constantinople, l'un de ses fidèles vassaux.

EMISSAIRES 1 & 2 : Majesté, monarque au bras redoutable, notre seigneur le Basileus te salue et t'honore. Il nous envoie te dire qu'il mène une guerre impitoyable au roi de Byzance qui s'est rebellé contre ton autorité et qui nous a attaqués par trahison. **(E1)** Nos vaillants marins ont pu intercepter l'un de ses navires pirates **(E2)** qui transportait trois diamants merveilleux d'une valeur inestimable. **(E1 & E2)** Nous sommes venus te les remettre en hommage.

(Des serviteurs apportent le coffret les contenant)

UMAR : Ils sont en effet magnifiques et vous en remercieriez le Grand Basileus. Qu'en est-il de la guerre ?

EMISSAIRE 1 : À ce sujet, nous sommes porteurs d'un message de notre maître.

(Un serviteur remet un rouleau au roi)

UMAR : Si je comprends bien, votre maître aurait besoin de quelques troupes fraîches.

EMISSAIRE 2 : Pour venir à bout au plus tôt de la rébellion.

UMAR : Comment refuser de l'aide à un si fidèle serviteur. Dès demain, mon fils Sharr Kân partira avec dix mille hommes pour châtier ce traître.

SHAHRÂZÂD : En moins d'une semaine, ils arrivèrent à proximité des territoires du roi de Césarée. Ils plantèrent le camp. Vers le milieu de la nuit, un cheval se mit à piaffer. Réveillé en sursaut, le prince qui reposait à l'écart, se dressa sous un clair de lune éblouissant.

SHARR KÂN : Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu *(Des rires cristallins lui parvinrent)*. Par le Christ, ce que vous faites là n'est pas convenable : montrez-vous !

¹ Prononcer « Basiléous ».

LES JEUNES FEMMES : La prairie respandit

de blanches et délicates beautés
dont les vertus incomparables
ajoutent au charme des lieux.
Vierges attirantes, mutines et coquettes,
nos cheveux dénoués traînent
tels des pampres de grappes lourdes.
Nos oeillades enjôleuses,
décochées comme des flèches
obliques et assassines, viennent à bout des plus braves.

(Apparaît Abrizâ, leur chef)

Hautaine elle nous toise d'un regard magnifique,
sa taille est plus fine qu'une lance de Samhar.
Les joues teintées de rose, elle paraît
parée de mille grâces,
comme la nuit mêlée à l'aube annonce la volupté.

(Sharr Kân reste en admiration)

ABRÎZA : Allons, mes filles, venez lutter tant que la lune brille et avant que le jour nous surprenne.

(Une à une, elles se présentent pour aussitôt mordre la poussière, sous les yeux d'une femme plus âgée)

DAME DHAT : Tu m'as l'air bien fière et impudente, d'être venue à bout de cette jeunesse ! Telle que tu me vois, j'en ai terrassé plus de quarante d'affilée. Si tu te sens de taille, approche donc que je te plie en deux et te mette la tête au niveau des pieds.

ABRÎZA : Par le seigneur Christ, dame Dhât ad-Dawâhi, est-ce une simple plaisanterie ou songes-tu réellement à te mesurer à moi ?

DAME DHAT : Rien de plus sérieux.

ABRÎZA : Puisqu'il en est ainsi, apprête-toi à m'affronter.

DAME DHAT : Par ce que nous devons au Christ, vaurienne, je ne te combattrai que nue (*elle se déshabille*). Fais-en autant !

(Les deux antagonistes s'empoignent sous les yeux du prince fasciné. Abrîza maîtrise et garrotte son adversaire)

ABRÎZA : Maîtresse, je ne voulais pas cela ! Mon intention était seulement de lutter, non point de t'humilier. C'est en cherchant à échapper à ma prise que tu t'es mise dans cette position.

(Sharr kân dégaine son cimeterre et bondit face à Abrîza)

ABRÎZA : Qui es-tu pour nous charger comme si nous étions des soldats ?

JEUNES FILLES : D'où viens-tu ? Sans doute, tu t'es égaré cette nuit quand tu es parvenu en ces lieux que seul un miracle pourrait te faire quitter sain et sauf. Au moindre appel, surgiraient quatre

mille guerrières aguerries. Dis-nous ce que tu désires : retrouver ton chemin ? Nous t'y aiderons. Recevoir assistance ? Nous te la prêterons.

SHARR KÂN : Je suis un étranger, un musulman, et me suis mis seul en quête de butin. Je ne vois rien de plus précieux que toutes ces jeunes filles admirables offertes à mes yeux par un beau clair de lune. (*Flattées par le compliment, elles le saluent*) ne vous en déplaît, je vais m'emparer de vous et rejoindre mes compagnons.

JEUNES FILLES : Il y a loin de la coupe aux lèvres.

ABRÎZA : Ces jeunes filles, par Dieu, ne sont pas à toi. Ne t'a-t-on jamais dit qu'il était laid de se vanter ?

SHARR KÂN : Le véritable croyant est celui qui s'en remet totalement à Dieu.

ABRÎZA : Par le messie ! Si je ne craignais pas d'avoir ta mort sur la conscience, je n'aurais qu'un cri à pousser pour rameuter une multitude de cavaliers. Mais je respecte trop les étrangers de passage chez nous. Pose ton arme, nous lutterons tous deux à mains nues. Vainqueur, tu nous emmèneras toutes. Vaincu, tu seras à ma merci. Mais prête d'abord serment, car je me méfie de ta félonie.

SHARR KÂN : Dicte-moi le serment qui t'inspirera le plus confiance.

ABRÎZA : Répète après nous.

TOUTES (*et SHARR KÂN répète chaque portion de phrase*) : Par celui qui a insufflé les âmes dans les corps/ et donné aux hommes des lois/ Je n'ai d'autre intention/ que de lutter à la loyale/ Que je meure en apostat/ si je venais à trahir la loi jurée.

SHARR KÂN : Je suis prêt.

ABRÎZA : Allons, musulman, viens au combat avant que l'aube ne pointe.

(Ils luttent. Elle finit par le renverser)

Vous les musulmans, vous estimez licite de verser le sang des chrétiens. Et si j'en faisais autant du tien ?

SHARR KÂN : Ma dame, cela est prohibé par notre religion car notre prophète nous a interdit de mettre à mort les vôtres quand il s'agit de femmes, d'enfants, de vieillards ou de moines.

ABRÎZA : Si votre Envoyé a été ainsi inspiré, nous nous devons de lui en savoir gré. Je te fais grâce car tout bienfait mérite récompense. N'aie point honte. Qui vient chercher du butin dans le pays des Byzantins ne peut être qu'un être sans force qui ne saurait se défendre même contre une femme.

SHARR KÂN : Surtout contre une femme. Ce n'est point une question de faiblesse. C'est ta beauté qui m'a vaincu. Il faut que tu m'accordes une revanche.

ABRÎZA : D'accord. (*Elle l'empoigne et en deux prises, elle le jette à terre*) Relève-toi, je te fais grâce une deuxième fois. Si l'armée musulmane comporte un champion plus fort que toi, je te conseille de me l'envoyer.

SHARR KÂN : Ce n'est pas ta force qui m'a vaincu, mais tes formes divines. Nous autres, gens de l'Irak, nous aimons les fortes cuisses et j'ai perdu toute ma clairvoyance. Accorde-moi encore un assaut selon les règles de cet art.

ABRÎZA : Viens donc, mais sache que c'est ta dernière chance.

Tu ouvres l'oeil, cette fois, musulman!

(Elle le jette à terre encore plus violemment)

Tu vois bien, tu n'es qu'un mangeur de son, aussi léger que le bonnet d'un bédouin qu'une simple pichenette renverse. Retourne chez les tiens et envoie-moi quelqu'un d'autre.

TOUTES : Porte notre défi aux Arabes, aux Persans, aux Turcs et aux gens de Daylam. Que quiconque se croit fort, vienne nous voir !

(Elles se retirent)

SHARR KÂN : Ma dame, vas-tu partir et abandonner un malheureux étranger dont le coeur brisé est en proie aux affres de l'amour ?

ABRÎZA : Que désires-tu ?

SHARR KÂN : Est-il convenable que je sois ici à fouler le sol de ton pays, sans que tu me convies à partager ta table, moi que tu comptes au nombre de tes serviteurs ?

TOUTES : Seuls des gens vils manquent aux lois de l'hospitalité. Sois le bienvenu.

SHARR KÂN : Admirable beauté, pourquoi ne me ferais-tu pas l'honneur de venir avec moi en terre d'Islam ?

ABRÎZA : Par le Christ, tu es pétri de perversité ! Si j'étais sûre qu'on ne découvrit pas mon identité de jeune Byzantine, je prendrais le risque d'affronter vos dix mille cavaliers pour tuer leur chef Sharr Kân. Ah ! Veuille le Christ le faire tomber entre mes mains. Déguisée en homme, je le vaincrais.

(La lumière baisse, Sharr Kân s'endort)

ABRÎZA (*apparaît déguisée en homme et entourée de ses amazones*) : Tu as illuminé ces lieux de ta présence, O Sharr kân ! Comment as-tu passé la nuit, pieux guerrier ? Tu es bien Sharr Kân, fils d'Umar an-nu'mân, n'est-ce pas ?

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com**

MA'RÛF LE SAVETIER

**Shahrârâd- Fatima- Ma'rûf- le marchand- les soldats- le cadî- le génie du mur- la foule- Ali-
foule 2- 4 marchands- les mendiants- Le calife- le vizir- Aziza- les servantes- paysan- génie-
autres marchands- les acrobates- Farj-**

SHahrÂZÂD : On raconte encore, O sire, roi bienheureux, que vivait dans la ville du Caire la bien gardée, un brave savetier dont le métier était de rapetasser de vieilles chaussures. Il se nommait Ma'rûf. Il était affligé d'une épouse terrible appelée Fâtima, mais que l'on surnommait la mégère inapprivoisée. A tout propos, elle lui cherchait querelle.

FÂTIMA : Ma'rûf ! Ma'rûf !

MA'RÛF : Ouïïï ?...

FATIMA : Va donc m'acheter du pain de froment et du fromage.

MA'RUF : J'irai, ma princesse, dès que j'aurai gagné quelques dirhams.

FATIMA : Non, vas-y tout de suite !

MA'RUF : J'y vais, ma tendresse. *(Il s'éloigne)* Tigresse. *(Il file chez le marchand)*

MARCHAND : Du pain et du fromage, comme d'habitude, Ma'rûf.

MA'RUF : Seulement, je n'ai pas encore eu le temps de gagner le moindre sou.

MARCHAND : Bah ! Tu me paieras plus tard.

MA'RUF : Merci. Que Dieu récompense ton amabilité. *(Il rentre chez lui)*

FATIMA : Va me chercher de la Kanâfa.

MA'RUF : J'irai, reine de sagesse, dès que...

FATIMA : Tout de suite ! Et au miel !

MA'RUF : Très bien, délicatesse... *(Il s'éloigne)* Diabliesse. *(Au marchand)* Cette fois, c'est de la kanâfa, et au miel qu'elle demande.

MARCHAND : J'ai de la kanâfa, mais elle est au beurre fondue. Tu me rembourseras dans deux ou trois jours quand Dieu y pourvoira.

MA'RUF : Tu es bien brave et généreux.

(Il rentre chez lui)

FATIMA : Mais, elle est au beurre rance, cette kanâfa ! J'avais dit au miel ! Va m'en chercher une autre.

MA'RUF : Ogresse.

FATIMA : Que marmottes-tu ?

MA'RUF : Rien, ma déesse. *(Il s'esquive. Elle disparaît en coulisse)* Anesse! *(Dansant sur place, en frappant dans ses mains)* Anesse... drôlesse... Bougresse... Ogresse... Diabliesse... Tigresse... Traîtresse... Peau d'fesse! *(bis)*...

SOLDATS : Tu es bien Ma'rûf, le savetier ?

MA'RUF : On le dit.

SOLDATS : Suis-nous chez le cadi. Ta femme a porté plainte contre toi.

MA'RUF : Et pourquoi cela ?

(Ils l'emmènent auprès du chef de la police)

CADI : Homme, ne crains-tu pas Dieu pour avoir battu ta femme ?

MA'RUF : Hein ? C'est plutôt elle qui me tyrannise. Interrogez tous les voisins, ils vous diront la vérité.

CADI : C'est bon pour cette fois, mais qu'on ne te revoie plus en ville. Pour mes honoraires, je confisque tous tes outils.

MA'RUF : Mais, comment pourrais-je travailler pour rembourser mes dettes ?

CADI : Hors de ma vue !

(Les deux soldats éjectent Ma'ruf)

MA'RÛF : Que vais-je devenir ? Mon Dieu, je te supplie de me transporter en une terre lointaine où ma femme ne saura me retrouver.

(L'un des murs se fend. En sort un être de haute taille, assez hideux)

GÉNIE DU MUR : Qu'as-tu à m'importuner de la sorte ?

Homme ! Qui t'a donc mis à la porte ?

Il y a deux cent ans, c'est sûr,

que je suis le génie de ce mur,

où personne, mille damnations !

ne m'a dérangé par ses lamentations.

Ainsi, tu voudrais que je te conduise

Loin de l'épouse qui te tyrannise.

MA'RUF : Oh ! Oui.

GÉNIE : Alors, saute sur mon dos ! Embarqu'ment immédiat

Arrimez vos turbans, quittons le califat !

(Ils s'envolent, la nuit tombe)

SHHRÂZÂD : On raconte encore, sire, O roi bienheureux que le génie du mur avait transporté Ma'rûf sur son dos toute la nuit et le déposa au matin à l'entrée d'une ville inconnue.

(Mime: Ma'rûf fait signe au revoir au génie)

FOULE : D'où viens-tu, étranger ?

MA'RUF : De la ville du Caire.

FOULE : Depuis quand l'as-tu quittée ?

MA'RUF : Hier dans l'après-midi.

FOULE : Oh ! Es-tu fous pour tenir de pareils propos ? Il y a entre notre ville et le Caire la distance d'une année de marche.

MA'RUF : C'est vous qui êtes fous ! Je ne dis que la stricte vérité. À preuve, il me reste de la kanâfa, une spécialité égyptienne.

ALI (*survenant*) : Mon frère, quel est ton nom ?

MA'RUF : Ma'rûf, savetier de mon métier.

ALI : D'où es-tu ?

MA'RUF : Du Caire.

ALI : De quel quartier ?

MA'RUF : J'habite la Ruelle Rouge.

ALI : Qui connais-tu dans cette rue ?

MA'RUF : Yazid, le marchand et le Cheikh Ahmad, le vendeur de parfums, c'est mon cousin.

ALI : Comment se porte-t-il ?

MA'RUF : Bien, très bien.

ALI : Combien a-t-il d'enfants ?

MA'RUF : Trois: Mustapha, Muhammad et Alî.

ALI : Que font-ils ?

MA'RUF : Mustapha est savant, il enseigne. Muhammad est parfumeur comme son père. Quant à Ali, mon ami d'enfance, on ne sait, hélas, ce qu'il est devenu.

ALI : Cet Alî-là, le fils du Cheikh Ahmad, ton ami d'enfance, c'est moi !

FOULE : C'est lui !...

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Tout le monde danse.)

SHAHRÂZÂD : Ils se racontèrent mutuellement leur odyssée, comment l'un subissait la loi de sa mégère, comment l'autre s'était enfui après quelques grosses bêtises de jeunesse et de quelle manière il avait amassé une petite fortune dans le commerce.

(La farandole sort)

MA'RUF : Et moi, que dois-je faire ?

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com**